Zeitschrift: Revue de linguistique romane

Herausgeber: Société de Linguistique Romane

Band: 30 (1966)

Heft: 117-118

Artikel: Quelques aspects de la diversité phonétique dans la drôme provençale : remarques sur la nasalisation

Autor: Bouvier, J.-C.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-399374

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

QUELQUES ASPECTS DE LA DIVERSITÉ PHONÉTIQUE DANS LA DRÔME PROVENÇALE. REMARQUES SUR LA NASALISATION[1]

La Drôme provençale appartient tout entière à ce qu'il est convenu d'appeler le nord-occitan. Elle est comprise en effet entre la limite de palatalisation du A après palatale, qui constitue la frontière entre provençal et franco-provençal et englobe une portion très réduite de la Drôme, et d'autre part la limite de palatalisation de K et G suivis de A, qui coïncide à peu près avec la frontière entre la Drôme et le Vaucluse. Entre ces deux isoglosses la situation est assez complexe. Beaucoup d'autres aires phonétiques peuvent être dessinées : celles des consonnes intervocaliques, celle de l'S devant occlusives, celle du maintien des diphtongues, etc. L'étude précise de ces faits constituant une partie importante de la thèse de géographie linguistique que je prépare, je les laisserai de côté pour le moment.

Aujourd'hui je me bornerai à faire quelques remarques sur un aspect particulier de cette diversité qui sans être mineur n'a peut-être pas le même intérêt pour une étude de géographie linguistique, car il se laisse plus difficilement représenter sur une carte. Il s'agit de la nasalisation qui offre, comme nous allons le voir, plusieurs faces contradictoires dans ce domaine. Ce sont des tendances, récentes ou anciennes, plutôt que des faits phonétiques rigoureux, que nous allons examiner. Mais si ces phénomènes échappent peu ou prou à une localisation très précise, si d'autre part ils déconcertent parfois par leur caractère quelque peu anarchique, par là-même ils nous font entrer dans la vie du langage, et le cas échéant ils mettent en cause des faits de vocabulaire qui ne sont pas sans intérêt.

1. Texte légèrement remanié d'une communication faite au XIe Congrès international de Linguistique et Philologie Romanes (Madrid 1-9 septembre 1965).

D'une façon générale la nasalisation est assez peu avancée dans la Drôme comme dans tous les dialectes occitans. Dans la plus grande partie du département seules les voyelles les plus ouvertes A et E ont été nasalisées en toute position par M ou N subséquent, d'une façon totale ou partielle selon les régions. En finale absolue, le pain se dit le plus souvent *lu pã*, le vent *lu vẽ*, le temps *lu tẽ*, etc. En position implosive la nasalisation n'est généralement pas complète et la consonne N ou M se fait encore entendre plus ou moins nettement.

Devant un N devenu final, les voyelles les plus fermées *i*, *u* (< *ó*) et *u* ont échappé au contraire au processus de nasalisation dans la plus grande partie du département et la consonne nasale a eu tendance à disparaître : *lu vi* = « le vin », *lu vézi* = « le voisin », *lu razi* = « le raisin », *lu garsu* = « le fils », *la mézu* = « la maison », *kóku* = « quelqu'un »...

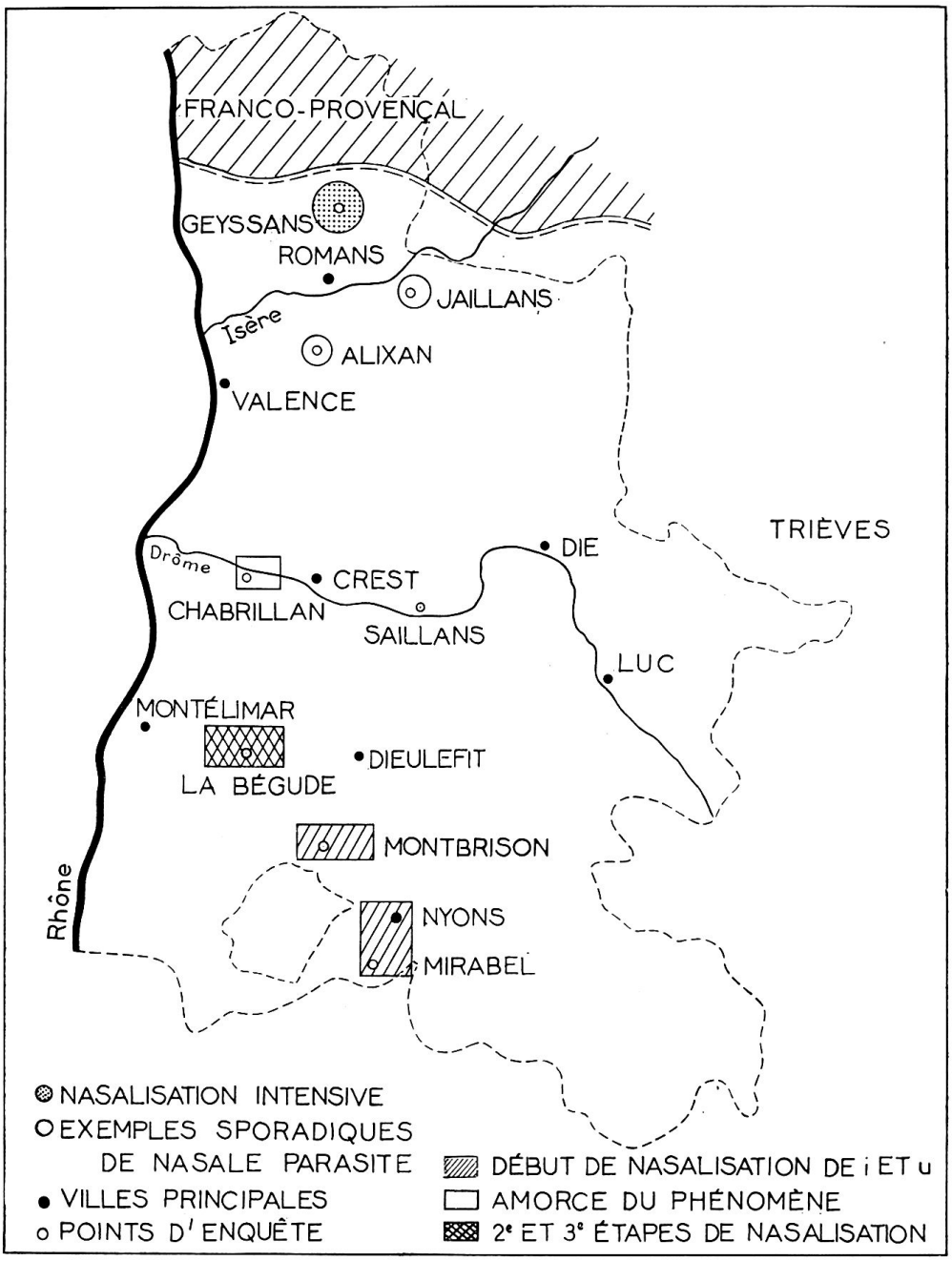
Il y a bien sûr des exceptions parfois importantes à ce traitement : ainsi la prononciation française *vẽ*, s'est-elle imposée à Jaillans, dans une région très peu vinicole qui par ailleurs a normalement *razi*, *vézi*... Mais ce décalage des voyelles fermées par rapport aux voyelles ouvertes face à la nasalisation est un fait assez général dans la Drôme provençale. Il confirme pleinement les observations faites par M. Straka [1] : les voyelles ouvertes se nasalisent plus facilement que les voyelles fermées.

*
* *

Toutefois il faut apporter quelques retouches à ce tableau, car la situation est loin d'être aussi homogène qu'on pourrait le croire. Dans la partie la plus septentrionale de ce domaine, au nord de l'Isère et par conséquent à proximité de la frontière avec le franco-provençal, la nasalisation est beaucoup plus développée que dans le reste du département. En position finale toutes les voyelles se trouvent nasalisées et il ne reste aucune trace de l'élément consonantique. A Geyssans, qui est à 5 km de la frontière, on a toujours : *garsõ*, *mézõ*, *vézẽ*, *ɛèmẽ*, *drabõ* = « taupe », *kòkẽ* = « quelqu'un » etc. Mais Geyssans et les communes voisines se singularisent par une espèce de complaisance dans la nasalisation, qui contraste fortement avec ce que l'on observe au sud de l'Isère.

C'est ainsi que Geyssans a connu une très notable extension du suffixe -ONE devenu *õ* ; et le lexique de cette région comprend alors un grand

1. G. Straka, *Les voyelles nasales*, *Revue de Linguistique Romane* XIX (1955) ; voir en particulier p. 256-257.


FRANCO-PROVENÇAL
GEYSSANS
ROMANS
JAILLANS
Isère
ALIXAN
VALENCE
TRIÈVES
DIE
Drôme
CREST
CHABRILLAN
SAILLANS
LUC
MONTÉLIMAR
DIEULEFIT
LA BÉGUDE
MONTBRISON
Rhône
NYONS
MIRABEL
NASALISATION INTENSIVE
EXEMPLES SPORADIQUES DE NASALE PARASITE
VILLES PRINCIPALES
POINTS D'ENQUÊTE
DÉBUT DE NASALISATION DE i ET u
AMORCE DU PHÉNOMÈNE
2e ET 3e ÉTAPES DE NASALISATION

nombre de mots pourvus de ce suffixe s'opposant à des formes sans suffixe dans le reste du département. Je ne parle pas de mots comme *lu dalõ* = « la faux », ou *laeõ* = « la hache » : ces deux mots sont assez largement répandus sous la forme *dalu* ou *aeu*. Mais le patois de Geyssans a étendu ce suffixe à *kueõ* = « tas de gerbes », *palõ* = « pelle »..., alors que les patois du sud de l'Isère ne connaissent que *kueò* (ou *kluèò*), *palò*... Il est à noter aussi un certain développement du préverbe à nasale *-an* dans des mots tels que *ãmula* = « aiguiser » (*émula*, dans le reste du domaine), *ãgrésa*, = « graisser » (ailleurs *grésa*,), *ãbrèea* « ébréché »... On objectera peut-être que c'est là une pure question lexicologique. Mais je pense que cette poussée du suffixe *-on* ou du préfixe *-an* ne pouvait se produire que dans une région favorisant la nasalisation. Et cette opinion est renforcée par les considérations qui vont suivre.

Ce qui frappe le plus l'enquêteur dans la région de Geyssans, c'est l'apparition d'une nasale que nous appellerons parasite à l'intérieur ou à la fin d'un mot. Nasalisation spontanée ou analogique ? Nous allons voir qu'il est difficile de se prononcer avec certitude. En tout cas il ne s'agit pas du même phénomène de nasalisation spontanée que Duraffour et tout récemment M. Burger ont observé pour les diphtongues et principalement en position non accentuée dans les patois de la Suisse romande [1].

Mais voyons les faits. Ils apparaissent de façon sporadique dans la plaine de Romans-Valence entre les rivières Isère et Drôme. A Jaillans on hésite entre *rõzulò* et *rózulò* pour désigner le coquelicot (dérivé de *rose*). A Alixan c'est la forme avec nasale *rõzulò* qui est la seule admise ; mais dans cette même localité l'hésitation surgit pour le nom de la chouette qui est appelée *nõtsulò* ou *nétsulò* (lat. NOCTULA). Dans la plupart des patois de cette même région le type latin GROLLA « savate » [2] a abouti à *grõlò* = « vieille chaussure ».

D'autres exemples isolés pourraient être cités pour l'ensemble du département. Mon intention n'étant pas de reprendre cette question qui a été étudiée en particulier pour la Romania par Meyer-Lübke et plus récemment pour la langue d'oc par M. Rostaing [3], je me contente de signaler quelques cas remarquables. Ainsi SPATULA a donné *èspãlò* = « épaule »,

1. Voir M. Burger, *La nasalisation spontanée dans les dialectes de la plaine vaudoise et fribourgeoise...*, RLiR, XXVIII, 290-305.

2. *FEW*, IV, 271-273.

3. Meyer-Lübke, *Grammaire des langues romanes*, Paris, 1890, t. I, § 40-58. Ch. Rostaing, *Phénomènes de nasalisation en provençal*, *Mélanges Dauzat*, 1951, 275-278.

dans la moitié sud du département comme en languedocien ou périgourdin [1]. De même l'ancien provençal *arrancar*, issu de ERADICARE avec changement de préfixe [2], s'est conservé sous la forme *arůtsạ* ou *arãtsạ* dans les patois du Diois principalement. Enfin les formes *bãsị* = « bassin », *dẽgụ* = « personne », que M. Rostaing avait trouvées dans l'œuvre de l'abbé Moutier (originaire de Loriol, à proximité de la Drôme) sont encore très vivantes dans la Drôme à l'époque actuelle.

Mais dans les patois du sud de l'Isère les exemples de cette sorte sont très limités. Ils abondent au contraire si l'on franchit l'Isère et surtout dans un cas particulier ils forment une ébauche de système. Le phénomène semble connaître sa plus grande intensité dans le patois de Geyssans. A l'intérieur du mot citons *rõzụlò* = « coquelicot », *grọ̃lò* (dont il a déjà été question), *mõtọ̃* = « bélier », *jé ètạ* = « j'ai été »... En position finale voici toute une série bien intéressante : *nèvọ̃* = « neveu », *jènọ̃* = « genou », *ròsiụ̃ọ̃* = « rossignol », *ụõ* = nœud.

Expliquer les exemples isolés de nasales parasites n'est pas une entreprise facile, car chaque mot exigerait une étude particulière. Toutefois plusieurs principes généraux se dégagent des travaux qui ont été consacrés à cette question. Dans plusieurs cas il peut s'agir de phénomènes purement phonétiques d'assimilation ou dissimilation. Cela semble peu contestable pour la forme *grọ̃lò* issue sans doute de GROLLA, avant la réduction de la géminée, par dissimilation du premier L.

Plusieurs de nos exemples peuvent aussi constituer des cas de nasalisation par « assimilation progressive », comme le dit M. Straka dans son article déjà cité. Après l'articulation de la consonne *m* ou *n* le voile du palais a pu rester abaissé et nasaliser la voyelle suivante. Peut-être faut-il interpréter de cette façon la prononciation *nõtsụlò* = « chouette » d'Alixan. On sait que dans d'autres parties de la Romania ce processus de nasalisation est bien établi, en portugais notamment ou dans les dialectes de l'est de la France [3].

1. *FEW*, XII, 146-147 ; Ronjat, *Grammaire istorique des parlers provençaux*, II, p. 151.

2. *FEW*, III, 233-235 ; Mistral, *Trésor du Félibrige*, t. I.

3. Sur cette importante question, outre l'article de M. Straka, voir en particulier : Meyer-Lübke, ouvrage cité, I, p. 66, § 40 ; P. Fouché, *Phonétique historique du français*, II, p. 362 ; O. Bloch, *Les parlers des Vosges méridionales*, Paris, 1917, p. 107 ; S. Escoffier, *La rencontre de la langue d'oil, de la langue d'oc et du franco-provençal entre Loire et Allier*, Paris, 1958, p. 195, etc. Plusieurs exemples de ce fait ont été donnés pour

Dans certains cas une contamination a pu se produire entre deux mots. Telle est sans doute l'explication de la forme *rõzụlò* qui, comme me l'a fait remarquer mon ami M. Tuaillon, doit résulter d'un croisement avec *rõzò* = « ronce » [1].

Pour expliquer *mõtọ̃* on pourrait penser à un emprunt à l'italien *montone* qui précisément possède le même sens de « bélier ». Mais la répartition géographique de cette forme semble interdire une telle hypothèse : en dehors de la Drôme le type *monton* apparaît dans l'Isère, le Rhône, la Côte d'Or, la Loire [2]. Et d'ailleurs cela ne fait que repousser le problème au lieu de le résoudre. Si l'on veut rendre compte du passage de MULTONE à *mõtọ̃*, trois hypothèses peuvent être présentées, entre lesquelles je me sens bien incapable de choisir : une évolution de *l* à *n* dental devant l'occlusive dentale *t*, une nasalisation progressive (favorisée peut-être par le suffixe -ONE), ou enfin une contamination avec *mõtạ* « monter », comme on le suppose généralement pour l'italien *montone* [3].

En ce qui concerne le participe passé du verbe être *ẽtạ*, il est séduisant d'y voir un continuateur du latin INSTARE, devenu **ẽstạ* puis *ẽtạ*. Cette étymologie est donnée par Ronjat pour la forme d'infinitif *istar* trouvée dans les comptes consulaires de Grenoble [4]. Mais le maintien de l'*n* devant le groupe *-st-* dans le patois de Geyssans fait tout de même difficulté. Et surtout cette forme *istar* des comptes consulaires ne suffit pas du tout pour affirmer l'existence d'un étymon INSTARE : au participe passé *ista* existe dans les patois du sud de la Drôme, et il provient bien évidemment d'un ancien *esta* dans lequel *e* s'est fermé en *i*.

La série des mots du patois de Geyssans, dans lesquels la nasale parasite s'est développée à la finale, mérite un examen attentif. Certes à première vue il est légitime de penser à l'analogie d'autres mots appartenant au même champ sémantique. Ainsi *nèvọ̃* pourrait bien avoir subi l'influence de *garsọ̃* (« fils »), *jènọ̃* celle de *mẽtọ̃*, *ròsiụ̃ọ̃* celle de *kyãsọ̃* (« pinson »), ou même *ụõ* celle de *kuryọ̃* (« lacet de cuir ».)

une région toute proche de celle qui est envisagée ici, le Trièves, dans l'Isère provençale : voir A. Tausch, *Die Lautentwicklung der Mundarten des Trièves*, Berlin, 1954, p. 108-109.

1. Pour d'autres exemples semblables, voir Meyer-Lübke, § 587 ; Bourciez, *Précis de Phonétique française*, § 195 III, Nyrop, *Grammaire historique de la langue française*, t. I, § 504 *bis*, etc.

2. *ALF*, carte 886.

3. Voir Bloch-Wartburg, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, article *mouton*.

4. Ronjat, *Les comptes consulaires de Grenoble*, *RLR*, LV, p. 323.

Mais, comme me l'a fait remarquer M. Arveiller, il est sans doute plus juste de penser que l'on a ici un cas particulier de ce phénomène de régression analogique que Dauzat avait si bien mis en lumière [1] et que M. Blinkenberg a précisément invoqué pour expliquer les formes à « nasale paragogique » du patois de Beuil [2]. La « lutte entre la caducité et le rétablissement d'une consonne finale » et plus particulièrement de *-n* avait provoqué à Beuil la naissance de formes analogiques *mèns* « mois », » *pèns* « pied », *lisiòṇ* « lessif », alternant avec *mès*, *pè*, *lisiòu*... (sur le modèle de *maṇ* « main » alternant avec *ma*, *draḷuṇ* « petit sentier » alternant avec *draḷu*...). On peut alors supposer que dans la région de Geyssans les choses se sont passées de la façon suivante : dans une première étape l'*-n* final serait tombé après voyelles fermées, comme dans les patois du sud de l'Isère [3]. Puis l'*-n* aurait été restitué, sous l'influence, peut-être, du franco-provençal tout proche. Et alors, comme à Beuil, la régression phonétique de *garsọ́* à *garsọ̃* aurait entraîné tout simplement la régression analogique de *nèvọ́* à *nèvọ̃*. Il est vraisemblable que les formes étymologiques ou analogiques en *-õ* ont coexisté pendant quelques temps avec celles en *-ó*, avant que l'on parvienne au système actuel dans lequel les formes à nasale ont définitivement triomphé. Mais il est à noter que cette réfection n'a été que partielle. Il existe dans le patois de Geyssans un grand nombre d'autres mots dans lesquels la finale *-ó*, quelle qu'en soit l'origine, n'a pas été modifiée : *grusọ́* « berceau », *tãbọ́* « tambour du tarare », *malinọ́* « malin », *ɛ́ó* « chou », *bó* « bœuf »... En fait tout se passe comme si un certain rapport de contiguïté sémantique avec des mots en -ONE était nécessaire pour provoquer la réfection de *ó* en *õ*. Dans ce cas précis la régression analogique n'aurait pas simplement un caractère mécanique : elle serait motivée par des considérations d'ordre sémantique.

1. Dauzat, *Géographie phonétique de la Basse-Auvergne*, *RLiR*, XIV, passim, et surtout p. 195-205.

2. A. Blinkenberg, *Le patois de Beuil*, Copenhague, 1948, p. 71-74.

3. Je n'ai pas de documents anciens pour Geyssans. Mais à Romans — qui, situé à une dizaine de km de Geyssans, possède (ou plutôt possédait au début du siècle) à peu près le même patois, et connaît en particulier la nasalisation en toute position — les textes médiévaux sont assez nombreux. Or dans un livre de comptes manuscrit de 1470, écrit en dialecte local, je trouve la forme *meysson* « maison » coexistant avec *meysso* ; dans le même texte « le chemin » est appelé *lo chamy* (Archives de l'hôpital de Romans I H 11). Ces faits ne semblent-ils pas témoigner d'un début de régression à cette époque dans le parler de Romans ? Bien entendu cela apparaîtra plus clairement quand de nombreux textes auront été analysés.

Mais il n'est pas impossible que d'autres causes aient joué également pour favoriser ce phénomène. Mentionnons en particulier l'hypothèse de M. von Wartburg [1], selon laquelle l'ancien dauphinois *nevon* attesté à Grenoble en 1338 serait une forme de cas-régime, comparable à Huon à côté de Hues, Charlon à côté de Charles... En tout cas dans la Drôme provençale la forme nasalisée *nebon* est très ancienne, et elle avait sans doute autrefois une extension géographique plus large, puisqu'on la lit dans une charte du XIIe siècle de la région de Valence : « Li condamina que ten Ugo Rostanz e sei *nebon* [2]. » Que la finale *-on* ait pu avoir une fonction morphologique serait confirmé à l'époque moderne par l'opposition que M. Tausch a relevée dans le Trièves entre le singulier *jănŭ* et le pluriel *janũ* (genou, genoux) [3].

Enfin on peut se demander si le phénomène de la nasalisation progressive, qui a déjà été évoqué précédemment, n'a pas joué un certain rôle dans la formation des substantifs en *ō*. Il n'est pas indifférent de remarquer que dans trois des quatre exemples de Geyssans (et aussi dans celui du Trièves) la finale *ō* est précédée par un *n* ; et d'ailleurs notre quatrième exemple comporte lui aussi un *n*, dans la première syllabe (*nèvō*).

Comme on le voit, cette question des nasales parasites est assez complexe, surtout quand il s'agit d'une finale pouvant s'intégrer dans une catégorie de suffixes. Sans aucun doute les faits qui viennent d'être analysés témoignent d'une tendance très forte à la nasalisation dans la partie septentrionale de ce domaine de nord-occitan. Mais il faudrait beaucoup plus de matériaux que je n'en ai actuellement pour démêler cet écheveau d'hypothèses que j'ai présentées, sans avoir la possibilité de leur donner une base solide.

*
* *

A l'autre extrémité du département, c'est à dire dans les patois qui approximativement se trouvent au sud d'une ligne Montélimar-Dieulefit, la nasalisation pose d'autres problèmes tout à fait différents, mais également intéressants à étudier.

Dans ces patois un *n* devenu final après les voyelles *i* et *u* ne s'est pas toujours amuï, comme dans les parlers de la plaine de Romans-Valence ou de la vallée de la Drôme. Et à l'époque moderne nous assistons à un

1. *FEW*, VII, 94-96.
2. Cl. Brunel, *Les plus anciennes chartes en langue provençale*, nº 98.
3. A. Tausch, ouvrage cité, p. 113-114, § 148.

début de nasalisation de la voyelle. Le processus que nous pouvons observer est exactement celui que M. Straka a analysé dans son article sur la nasalisation, en donnant des exemples des parlers foréziens [1]. Dans cette première étape qui se déroule « sous nos oreilles » c'est la portion finale de la voyelle seulement qui est nasalisée ; et on a alors affaire à une véritable diphtongue dont le premier élément est oral et le deuxième nasal, ce dernier étant suivi d'une légère articulation consonantique.

Des éléments précurseurs de ce phénomène peuvent être perçus sur les bords de la Drôme : à Chabrillan certains mots connaissent cette diphtongue à l'état naissant. J'ai ainsi entendu la prononciation : *lu razi̯ẽ̯ⁿ* « le raisin » chez un témoin ; mais cet exemple constitue une exception. Partout ailleurs *i* suivi de *n* devenu final est resté intact et l'élément consonantique est très souvent imperceptible : à côté de *puri̯ⁿ*, *véri̯ⁿ* (« venin »), avec un *n* final très léger, on a *lapi̯*, « lapin », *vi* « vin », *vézi* « voisin », etc.

Pour *u* suivi de *n* final la situation est également assez floue : l'article indéfini UNU est devenu en général *un* qui parfois peut évoluer en *u̯ã̯ⁿ* chez certains témoins, devant un mot commençant par une consonne.

Mais ce n'est là qu'une tendance naissante. Dans le sud du département le phénomène est beaucoup plus général. A Montbrison, qui se trouve entre Dieulefit et Nyons, il affecte avec une intensité égale les voyelles *i* et *u*, bien qu'il soit encore indécis. Les témoins interrogés rétablissent le plus souvent la séquence voyelle orale -*n* vélaire final si on leur demande de répéter le mot, et là encore nous trouvons des exceptions. Voici quelques exemples : *vi̯ẽ̯ⁿ* « vin », *razi̯ẽ̯ⁿ* « raisin », *lapi̯ẽ̯ⁿ* « lapin », *pẽⁿdulẽ̯ⁿ* « appendices charnus qui pendent au cou des chèvres », à côté de *tɛami̯* « chemin », *djardi̯* « jardin » et *puri̯n* « purin »... Il est à noter que les mots empruntés au français par le patois n'échappent pas à cette évolution : il en est ainsi de *brodequin* prononcé *bròdèki̯ẽ̯ⁿ*.

Exemples de *u* suivi de *n* final : l'article indéfini est presque toujours *u̯ã̯ⁿ* devant une consonne. Nous pouvons citer également plusieurs substantifs comportant le suffixe -UNU : *lu verdu̯ã̯ⁿ* « le verdier » *lu lurdu̯ã̯ⁿ* « le tournis » (maladie des brebis qui leur donne la tête lourde), *lu rastélu̯ã̯ⁿ* « dernières fanures » (qu'on enlève au râteau une fois que le foin coupé a été mis en rouleaux), *lu rasu̯ã̯ⁿ* « la sciure » (la scie se disant *la rèsò*)...

1. G. Straka, article cité, p. 270.

Lorsque la voyelle *i* ou *u* est placée devant un *n* implosif, c'est à dire à l'intérieur d'un mot, les exemples sont beaucoup plus rares à Montbrison. J'ai entendu à plusieurs reprises la prononciation *lịẽdzè* « linge » mais en position inaccentuée *i* n'est pas du tout contaminé par la nasale qui suit dans une forme comme *lu linsọ́u* « le drap ».

La même situation peut être observée aux alentours de Nyons, à Mirabel-les-Baronnies par exemple où une enquête sommaire m'a permis de recueillir des formes telles que : *vịẽ*^{n} « vin », *tsyamịẽ*^{n} « chemin ». La seule innovation intéressante de Mirabel par rapport à Montbrison est que cette nasalisation est étendue à la voyelle vélaire. Mais ma documentation est pour le moment limitée à deux exemples seulement : *garsụõ*^{n} « fils », et *sabụõ*^{n} « savon ».

Dans tous ces exemples j'ai noté l'élément nasal de la diphtongue avec un timbre nettement plus ouvert que celui de l'élément oral : *iẽ*, *uæ̃*. *uõ*. Il est bien possible que mon impression auditive ne soit pas tout à fait exacte et que le deuxième élément, souvent très fugitif, conserve le même timbre que le premier. En tout cas cette incertitude montre qu'une étude expérimentale sera sans doute nécessaire pour cerner de plus près ce phénomène.

Il est certes très difficile sinon impossible de localiser avec précision ces faits de nasalisation spontanée que je viens d'examiner, c'est-à-dire de les étudier selon les méthodes de la géographie linguistique. Encore une fois c'est seulement une tendance qui est commune aux patois du sud de la Drôme et qui peut apparaître plus ou moins nettement selon les personnes interrogées. En tout cas on aurait tort de penser que ces faits caractérisent les patois les plus méridionaux de la Drôme. En effet entre les deux zones qui nous ont fourni des matériaux, celle de Chabrillan et celle de Montbrison-Nyons, se trouve un patois, celui de La Bégude de Mazenc où le phénomène semble beaucoup plus avancé que dans l'extrême sud du département. Outre que les exceptions sont plus rares, de nouvelles étapes ont été franchies dans la voie de la nasalisation.

Pour *i* suivi de *n* (ou *m*) final on peut ajouter beaucoup d'autres exemples à ceux qui ont déjà été donnés. Citons l'adjectif *prịẽ*^{n} « étroit » (latin PRIMU), et surtout la préposition *dịẽ*^{n} « dans » (ailleurs *din* ou *di*). Si on rapproche ce dernier exemple de l'article indéfini *uæ̃*^{n} signalé plusieurs fois déjà, on voit que la nasalisation naissante s'applique aussi bien aux formes proclitiques qu'aux formes accentuées. Quant à l'adjectif *prịẽ*^{n}, on le retrouve à La Bégude, prononcé de la même façon, dans la compo-

sition d'un mot très répandu dans toute la Drôme : *priẽfur* (*prẽfọ* dans le nord du domaine). Ce mot désigne une petite galette que l'on faisait avec la pâte du pain et que l'on plaçait « au début du four » (PRIMU FURNU) pour pouvoir en surveiller la chaleur.

Devant *n* implosif la voyelle reçoit presque toujours ici un début de nasalisation. On dira normalement *liẽdzè* (sous l'accent) et *liẽsọu* « drap » (en position prétonique), cette dernière forme pouvant évoluer en *liãsọu* par différenciation de deux éléments.

La vigueur du phénomène est attestée à La Bégude par le fait que, sous l'effet de l'analogie sans doute, certaines voyelles nasales formées depuis longtemps se sont trouvées dissociées et ont donné naissance à des diphtongues analogues aux précédentes : le fumier se dit généralement *lu fẽẽ*^{n} (latin FIMUS), « il rend » *rẽẽ*^{n}, « le vent » *vẽ*^{n}, alors que le traitement normal de *e* suivi de nasale devenue finale est d'être nasalisé en *ẽ* ou *ẽ*^{n} avec résonance consonantique, dans tout le département de la Drôme.

De la même façon dans la forme de l'adverbe *bien* empruntée au français le yod qui précède la voyelle nasale peut par régression analogique redevenir voyelle : on aboutit alors à *biẽ* (accentué sur *i*) qui dans la chaîne parlée se réduit souvent à *bi* devant consonne : *kèlu pã èy bi bwã* « ce pain est bien bon. »

Mais il y a plus que cela : le patois de La Bégude a donné de nouveaux développements au processus moderne de la nasalisation de *i* et *u*. D'abord en position prétonique la diphtongue *iẽ* peut se réduire à *yẽ*, comme cela est attendu : *liẽsọu* tendra à se prononcer *lyẽsọu* par exemple. Mais ce changement peut se produire aussi en position accentuée, et il y a alors bascule de l'accent sur le deuxième élément de la diphtongue. Ainsi *vériẽ*^{n} « venin » devient généralement *véryẽ*^{n}.

Enfin, toujours à La Bégude, un troisième et dernier stade de la nasalisation peut être franchi : le premier élément d'abord consonnifié est absorbé complètement par le second et on aboutit à une voyelle nasale simple. Actuellement cette étape n'est assurée que pour *u* suivi de *n* final, dans des mots tels que : *rasœ̃*^{n} « sciure », *pœ̃*^{n} « poing ». Mais nous devons noter qu'à côté de ces formes parvenues au terme de l'évolution il en existe d'autres bien vivantes dans lesquelles *n* final est tombé, à une époque ancienne sans doute, et n'a pas du tout contaminé la voyelle *u* qui précédait. Il en est ainsi de *kókụ* « quelqu'un », *tɛaskụ* « chacun », *dilụ* « lundi »... Cette simple remarque suffirait pour prouver, s'il en était besoin, la confusion qui règne à l'époque actuelle dans les patois du nord-

occitan, ou plus exactement la grande vitalité de ces patois, pourtant condamnés à disparaître à court terme.

*
* *

Comme on le voit, les faits qui concernent la nasalisation dans la Drôme provençale sont assez complexes et parfois difficiles à expliquer. L'étude qui précède n'a pas eu d'autre objet que d'attirer l'attention sur des tendances phonétiques plus ou moins nettes qui d'une façon générale ne semblent pas intégrées au système de la langue. En tout cas la grande diversité phonétique qui caractérise à l'époque moderne la situation linguistique de ce domaine et qui pour ce fait de la nasalisation nous permet de distinguer certaines zones du nord et du sud du département, cette diversité est un atout appréciable pour l'explication de particularités qui peuvent parfois paraître aberrantes. Encore que les matériaux présentés soient insuffisants, l'étude que nous venons de faire peut contribuer — du moins nous l'espérons — à jeter quelques lueurs sur le mécanisme de la nasalisation. Dans son étude sur le patois d'Entraunes, M. Blinkenberg observait que ce parler présentait « toute la gamme des réalisations possibles du groupe voyelle + consonne nasale, de la séparation nette des deux timbres jusqu'à leur fusion complète en une seule voyelle nasale » [1]. Il serait peut-être difficile de trouver la même richesse dans un seul patois de la Drôme. Mais l'ensemble du département est sans doute un terrain d'étude satisfaisant pour l'analyse de ce fait phonétique. Nasalisation achevée et même exubérante dans le nord, nasalisation commençante et un peu anarchique dans la moitié sud, et entre ces deux pôles extrêmes, des situations intermédiaires qui laissent prévoir des développements futurs.

Aix-en-Provence. J.-C. Bouvier.

1. A. Blinkenberg, *Le patois d'Entraunes*, Copenhague 1939, t. I, p. 38, § 82.